

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André CHAPERON

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 113-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

... J'ai entendu un barde chanter, les yeux au ciel, que, l'automne venu, il allait « alanguir ses rêves le long des flots verts ! » Et moi qui, comme lui, espérais vivre bien tranquille dans une bienfaisante obscurité, scrutant à loisir les arcanes de la philosophie ou de l'hydrostatique, loin des charges de l'observation mensuelle où il faut se mettre le cerveau en charpie pour fabriquer des phrases laborieuses et lamentables...

Mais ce que j'appréhendais est arrivé. Monsieur le Rédacteur m'a demandé d'écrire cette première chronique, et que faire sinon accepter.

Pardonnez-moi si je continue à vous ennuyer. Mais ne cherchez pas dans une chronique une œuvre littéraire ; et je serais navré qu'on pût la prendre pour une œuvre d'Art — avec majuscule, n'est-ce pas, ce bref vocable aux trois lettres cabalistiques, qu'on prononce d'une voix psalmodiante, avec je ne sais quelle invisible génuflexion. Le mot de littérature m'agace depuis qu'il sert à désigner, à la fois, les Pensées de Pascal et les produits manufacturés des romanciers contemporains ; et l'art, si grand soit-il, n'est qu'une distraction. Quand des poètes ont peiné huit jours pour montrer, en un sonnet bien régulier, où volètent de songes vains et de vides sonorités, un rocher désert surmontant la mer bleue, ils se redressent rois. Ils passent, chevelus et hautains, parmi les foules ébahies, prêts à clamer à tout venant : « Oyez, maraudeurs, nous sommes des artistes ! » La plaisante affaire ! L'envie me prend d'ôter religieusement mon chapeau...

Mais je m'écarte de mon sujet, volontairement peut-être, car la matière me manque. Quoi vous décrire de pittoresque ? Ah ! l'incommensurable armée des pittoresques ! Ils ont décrit le jour, la nuit, le matin, le soir, midi, l'après-midi, toutes les heures à leur tour. Je crois qu'il ne me reste plus rien. Un aperçu des vacances ? Je ne tiens pas à servir, en gémissements savants et méthodiques, mon propre cœur au lecteur...

Je ne manquerai pas toutefois de vous dire que je suis venu à St-Maurice le jour de la Saint-Augustin. L'Abbaye était en liesse pour la réception de sept de nos anciens camarades qui entrent au noviciat : MM. Joseph Barras, Joseph Burgener, Louis Ducrey, Henri Germanier, René Gogniat, Othon Jackomet et François Stalder. Le même jour, j'appris qu'un huitième candidat avait fait sa demande, mais un peu plus tard que les autres, comme il convenait. J'ai nommé M. Viatte, mon digne collaborateur de l'année dernière. Mon cher Norbert, et vous tous, mes chers amis, des ondes d'harmonie vibrent en mon cœur pour vous féliciter, vous qui avez quitté les fragiles apparences et la vanité du monde, dont tant d'autres subissent les charmes suborneurs...

Et je m'en suis retourné au seuil de l'Eden, vers les magies du Léman, où les jours bienheureux passent rapidement... Depuis une semaine, une vision me hante : le départ, la douche d'eau froide jetée sur l'enchantement des derniers jours de vacances. On ressent toujours un peu de détresse à s'arracher aux délices de ces journées nonchalantes, pleines d'une félicité qui vous berce de rythmes et de rêves, pour aller se mêler de nouveau au tumulte d'une année scolaire. Quand on peut élargir les ailes de la liberté, sans la noire perspective d'un labeur continu, tous les matins sont bleus, tous les soirs vermeils et il semble que tous nos réveils sont accueillis par des cadences de flûte. Mais la rentrée s'approche-t-elle, les soirs pleurent et les matins frissonnent, et il semble que les jours vont s'éteindre aux cendres de l'hiver. Et quand, pour la dernière fois, nous errons parmi l'odeur des roses, vers les forêts frémissantes d'eaux vives ou au bord des grèves, notre esprit s'abandonne à un irrésistible frisson, pressentant toutes les petites misères qu'occasionne le

côtoient de tempéraments très divers... Les jours bienheureux ont passé, et nous avons quitté l'ivresse des choses.

Adieu, frères chansons, et vous, molles caresses,
Et vous, rêves sans fin près des flots sans tourment,
Nous aurions trop perdu de gloire en vos paresse,
Et notre âme serait morte en vos ravissements...

Le train roule, lugubre. On dirait qu'il m'emporte je ne sais où, loin, très loin. De la portière, je vois disparaître des paysages aimés. De mystiques lueurs, les pourpres du soir nimbent l'horizon, et sur l'eau sans tremblement, les esquifs légers glissent comme à travers des mousses. Dans un flamboiement d'ailes blanches et dans les clameurs du port, les mouches tournoient, tandis que les rives s'estompent en des contours fuyants.

Et mes yeux, qu'effleure une ivresse indécise sous le velours de ce ciel évocateur, voient le lac s'éteindre lentement. Plus rien et je m'engouffre dans la plaine enveloppée de silence.

Un tunnel, des rochers gris, et dans leur sauvagerie, un grand édifice. C'est là. Sur le quai, les premiers arrivés nous attendent. Précipitamment, des mains se serrent. Et c'est un long épanchement que de revoir toutes ces figures connues.

Nous nous retrouvons et Dieu sait pourtant par quels chemins divers nous avons passé ! Les uns, à travers le brouhaha enfiévré des villes, les autres, parmi le calme pensif de la vie à la campagne, dans les hautes altitudes ou dans la solitude intellectuelle où il fait si bon se retirer...

Et comme les hirondelles, nos phalanges rétablissent leurs nids aux murs de l'an passé ; la première nuit, c'est un remous dans la retraite silencieuse. Les yeux rouges de lassitude ne se ferment point, des soupirs emportent des lyrismes éployés, des blancheurs rôdent dans les visions, et l'on croit entendre au dehors des houles et des rafales...

Le lendemain, on se familiarise. On va en classe quelques instants pour faire connaissance avec nos nouveaux professeurs. Les malles, qui ont gardé un souffle du foyer, se vident, des flots de poussière s'échappent des livres fermés depuis le 15 juillet. Et l'on se réhabitue à ces lieux si connus. L'abbaye, avec ses façades où l'on ne

distingue plus de jointoiments, a pris un air de joliesse. Notre nouveau Directeur, aimable et paternel, nous accueille en souriant. A la grande allée, MM. les Surveillants ont des airs graves. M. Gianetti, tout pimpant sous ses lunettes d'or, laisse transparaître quelque fierté de sa promotion à la surveillance du Lycée, ce qui lui vaudra de se raser tous les jours : car chez ces MM. les Lycéens, on observe l'étiquette, n'est-ce pas, Gustave ? M. Monney, de lieutenant des Petits a passé au grade de capitaine des Grands et M. Chevalley sympathise avec son escadron de mioches, forme déjà des équipes de foot-ball et discute de championnat...

Les nouveaux s'appriivoisent, les amitiés se renouvellent, les Sociétés se reforment et la vie régulière recommence, morne au début, pleine de sérénité ensuite.

Et nos tranquilles yeux reflètent le mirage

De la terre promise où croissent nos lauriers

André CHAPERON, Phil.

NOS SOCIETES. — Elles n'ont pas tardé à se reconstituer. Voici les résultats des élections :

Agaunia. — Président : Antoine Meli, Phys. ; Vice-président : René Cappi, Phys. ; secrétaire : Sylvain Maquignaz, Rhét. ; Fuchs-Major : Arthur Rérat, Phys. ; Cantor : Raymond Melliger, Phys. ; Bibliothécaire : Olivier Frund, Rhét.

Congrégation. — Préfet : Antoine Meli, Phys. ; 1^{er} Assistant : Henri Montavon, Phil. ; 2^{me} Assistant : André Chaperon, Phil.

Foot-Ball Helvetia. — Capitaine : Norbert Roten, Rhét. ; Sous-cap. : Lucien Quaglia, Rhét. ; Caissier : Léon Quenet, Rhét. ; Garde-ballon : Georges Butty, Synt.

Foot-Ball Pomme de terre. — Capitaine : Benjamin Fracheboud, Rud. ; Sous-cap. : Cyrille Lattion, Rud. ; Caissier : Raymond Friderich, Rud. ; Garde-ballon : Jos. de Torrenté, Princ.

Foot-Ball des Français. — Capitaine : Jean Brand, II^e Ind. ; Sous-cap. : Clément Moulin, Gram. ; Garde-ballon : Prosper Zufferey, Rud.

Tennis. — Président : Vincent Liardet, Hum. ; Secrétaire : Paul Lachat, Synt.